

En attendant Champlain

Par Maxime Raymond Bock

Je suis montréalais, du quartier Rosemont, une sorte d'îlot dans l'île, tenu à l'écart par la frontière courbe qu'on a tirée arbitrairement au 19^e siècle dans la campagne, à partir du port, pour la prospérité des compagnies ferroviaires. Le chemin de fer découpe la ville et en isole les quartiers de manière si catégorique qu'on ne peut le traverser sans risquer, au mieux, une contravention, au pire, la mort. Pour sortir de Rosemont, il faut mettre sa vie en jeu sous le viaduc Saint-Joseph, ou absurdement marcher sur le viaduc Van Horne pour passer de Saint-Denis à Saint-Laurent. Cette tranchée qui empêche les Montréalais de se déplacer chez eux est pourtant tributaire de ce que Montréal a de plus important, qui lui a permis d'être un carrefour entre les nations depuis le retrait des eaux de la mer de Champlain: son insularité. Le réseau ferroviaire dépend du port depuis le premier coup de sifflet en 1847, une artère suintant le charbon et le cambouis qui a permis de livrer la marchandise de l'Empire avec ô combien plus d'efficacité que les manutentionnaires en canots qui s'étaient rompus au métier depuis deux cents ans. Les coureurs des bois, les voyageurs engagés par les compagnies de traite, les cageux ont été déclassés, canucks rendus caducs, sur leurs chemins qui marchent, à l'apparition des chemins qui hurlent. Et puis, le rail a été si pratique, il a permis à l'armée du tout nouveau Canada d'aller plus vite à l'ouest écraser leurs descendants métis. Mais voilà que sitôt commencé cet essai, je digresse, je m'aventure, je cherche à m'éloigner du fleuve, à le fuir. Ce n'est pas étonnant, c'est une caractéristique de ma culture familiale: les Bock viennent des Laurentides et de l'Outaouais, je suis bien plus un gars de bois qu'un gars de fleuve, la forêt est chaotique et imprévisible, on s'y perd et tourne en rond, et ainsi court ma pensée, alors que le fleuve va droit au but... Mais si je ne suis pas un gars de fleuve, aussi, c'est que le fleuve nous a été confisqué, dans l'Est de Montréal: une ignominie de béton, la cicatrice du chemin de fer, les raffineries dégueulasses, les carcasses d'usines désaffectées, puis rasées pour laisser des friches contaminées, les quais clôturés auxquels on n'a pas accès empêchent les Montréalais depuis des générations de se sentir liés à leur fleuve. Et le boulevard Notre-Dame n'est

pas moins laid que ne l'aurait été l'autoroute de l'Est si on l'avait bel et bien construite après avoir détruit les quartiers riverains. Nous sommes des insulaires privés des flots. Je ne suis pas seul à le sentir, car ainsi le disait Pierre Perrault aux auditeurs de Radio-Canada en 1965 dans son émission « J'habite une ville », et ainsi l'entendez-vous aujourd'hui en 2022 :

J'habite une ville entourée d'eau que personne n'invoque à son avantage. [...] J'ai vu mourir la mer à mes pieds dans les remous de la pollution. [...] Il me reste beaucoup à faire en faveur d'une ville détournée de ses promesses par la laideur de ses entrepôts. [...] Comment retrouver dans le Montréal-du-bord-de-l'eau l'honneur des navires qui élève l'homme jusqu'à la cheville des oiseaux? Des policiers nous refusent l'accès des quais... comme s'ils craignaient pour nos âmes. De quel droit prétendez-vous regarder l'eau, dit le policier. Je me sens très mal à l'aise. J'ai droit à l'assurance chômage, aux allocations familiales, mais à l'eau? Il n'a jamais été dit qu'un homme avait le droit de regarder l'eau. Je n'ose pas affirmer qu'il s'agit du port de Montréal, comme s'il était question d'un port ailleurs, d'un port lointain dont je ne sais rien, dont je ne veux rien savoir. Que me reste-t-il¹ ?

Demandait Perrault en 1965. Soixante ans plus tard, j'ai l'impression qu'il m'en reste encore moins. La seule fois où je suis allé m'asseoir à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours pour voir les bateaux accrochés là en l'honneur des marins pris par le fleuve, je n'ai pas serré la main de mon prochain quand le curé m'y a invité. Les gestes des croyants disparaissent avec la croyance, même les gestes bons, qui transcendent les religions. Au moins nous reste-t-il, comme à l'époque de Perrault, « les journaux qui parlent parfois d'une canne à pommeau d'or ou d'un loup-marin égaré aux portes du port². » C'est bien peu.

Le fleuve n'est pas partout le même. Il se gorge de tributaires à mesure qu'il avance vers la mer. Il est étroit à Montréal — car comme le rappelle Perrault, il s'agit d' « une ville à la tête des eaux³ »

¹ Pierre Perrault, *J'habite une ville*, Montréal, L'Hexagone, 2009, p. 141; 148; 171; 169.

² *Ibid.*, p. 142.

³ *Ibid.*, p. 141.

—, si étroit qu'on le traversait sur un pont de glace à l'époque où il faisait encore froid en hiver. J'étais cet été à Saint-Michel-de-Bellechasse, sur la rive sud en face de l'île d'Orléans. Pour un gars des ruelles de Montréal mêlé d'un gars de bois, il s'agit d'un lieu exotique: petite roulotte près de la berge, couchers de soleil, paquebots au ralenti, échos fantomatiques nous hantant depuis Grosse-Île, râles de la Corriveau engagée à Saint-Vallier, juste à côté. J'étais époustoufflé par la lenteur du rythme de la vie: là, ce sont les marées qui décident. À Montréal, ce sont les heures de pointe sur les ponts et dans le tunnel qui rythment les pulsations de la ville: caillots, embolie, infarctus inévitables, c'est dans nos gènes. À Saint-Michel-de-Bellechasse, j'étais à l'endroit où des bétonneurs veulent construire une nouvelle autoroute pour y concentrer la totalité du parc automobile de la banlieue sud de Québec en expansion, et ils osent nous dire sans rire que ce sera bon pour l'environnement (Bernard Drainville), même un frein à l'étalement urbain (Benoît Charette). Éric Duhaime voudrait pour sa part un pont de la rive sud jusqu'à l'île d'Orléans, ce sera sans l'ombre d'un doute excellent pour la culture des fraises et du cassis. De quoi remettre les alouettes en colère. Les humains n'ont envie que de mourir, c'est leur destin, aussi irrésistible qu'un fanal pour un phalène, ils en ont envie au plus vite, et tant qu'à crever, autant tout détruire au passage. D'ici là, tant pis pour les marées, répandons partout l'heure de pointe comme étalon de mesure du temps qu'il nous reste.

Je suis invité à parler ici du fleuve et d'écologie. Je ne suis pas qualifié en la matière, et je ne sais même pas s'il me serait vraiment profitable de m'y mettre, car comme vous tous, je me suis condamné par la catastrophe qui s'approche de nous en pleine accélération. À mon anxiété, qui a comme adjectif « généralisée », on peut sans hésiter ajouter le préfixe « éco ». À la fin du mois d'août 2022, au moment où j'écris ce texte, la moitié du Pakistan est submergée par des inondations sans précédent, les images satellites montrent une nouvelle mer intérieure. «Aujourd'hui, c'est le Pakistan, demain ce pourrait être votre pays⁴», a déclaré le Secrétaire général de l'ONU António Guterres le 30 août. Difficile de prétendre qu'on en sera protégés ici. Des

⁴ AP, «“Today, it's Pakistan. Tomorrow, it could be your country”, UN chief says in appeal for \$160M US in flood aid», *CBC News*, 30 août 2022, <https://www.cbc.ca/news/world/un-pakistan-emergency-funding-1.6566594>

scientifiques du service géologique du Danemark ont évalué que, considérant la fonte moyenne des vingt premières années du 21^e siècle, l'inlandsis groenlandais, notre voisin nordique, « perdra dans les prochaines décennies au moins 3,3% de son volume de glace actuel, faisant monter le niveau des océans d'au moins 27 centimètres⁵ ». C'est optimiste. Un scénario plus inquiétant, qui prend la fonte record de la calotte glaciaire en 2012 comme potentielle mesure moyenne à venir, verrait monter le niveau d'eau de 78 cm. Or si le réchauffement se poursuit comme nous l'y encourageons de toutes nos forces, on peut être certain que le record de 2012 ne tiendra pas longtemps, s'il n'est pas déjà battu. Et pendant que le Pakistan sombre, l'Europe brûle, après la Colombie-Britannique et l'Australie. Il faudrait bien qu'on allume : le fleuve Saint-Laurent est le cul d'un bassin versant si énorme que même l'immense cartographe qu'était Samuel de Champlain n'a pu le dessiner dans sa totalité malgré ses trente ans en Nouvelle-France. Durant les prochaines décennies, peut-être que les compagnies de bouteilles de plastique pomperont suffisamment les Grands Lacs pour en retarder le débordement, mais les neiges des forêts du Bouclier canadien, bien nourries par l'évaporation des glaciers, vont inévitablement nous fondre dessus. Les inondations récentes à Sainte-Marthe-sur-le-Lac et à Gatineau en 2019, ou celle de Venise-en-Québec en 2011, ne sont qu'un avant-goût de ce que nous réservent les affluents du fleuve que sont la rivière des Outaouais et le Richelieu, une petite aguiche qui, comme au cinéma, nous raconte en accéléré l'entièreté du film: inutile de retenir son souffle, on connaît déjà la fin. Et le Saint-Maurice ne nous a pas encore révélé son potentiel... La mer de Champlain a amorcé son retour.

Non, je ne suis pas qualifié en écologie, si ce n'est en l'écologie du réel, qu'éclairait pour nous Pierre Nepveu en 1988 en étudiant la naissance et la mort de la littérature québécoise contemporaine.

⁵ «La fonte au Groenland fera monter les mers d'au moins 27 cm, selon une étude», *Radio-Canada International*, 29 août 2022, <https://www.rcinet.ca/regard-sur-arctique/2022/08/29/la-fonte-au-groenland-fera-monter-les-mers-dau-moins-27-cm-selon-une-etude>

Il y a une fatalité, écrivait Nepveu, une nécessité du désastre qui devient un mode d'être : le "non-poème" [de Gaston Miron] devient un indice de vérité où il est la performance même du réel québécois comme "dépotoir de l'humanité" [selon l'expression de Victor-Lévy Beaulieu] [...] Au constat originel "nous ne sommes pas", se substitue ce nouveau diagnostic : "nous sommes une catastrophe". Ce réalisme apocalyptique [...] fait écrire pathétiquement, mélodramatiquement, hors de la poésie perdue, mais encore vers elle, dans une quête interminable, exténuée⁶.

C'était il y a trente-cinq ans, au sujet d'une littérature aujourd'hui vieille de soixante... Je dois admettre que je ne suis pas le plus grand connaisseur de la littérature de ma contemporanéité. Je me méfie toujours des saveurs du mois, j'attends qu'elles prennent de l'âge. Cependant, il est acquis que notre littérature n'est plus en train d'affirmer sa venue au monde: elle est bel et bien arrivée, dans tous les sens du terme. Mais comme la littérature et le réel sont des vases communicants et que certaines choses ne changent pas, j'y lis encore aujourd'hui que « nous sommes une catastrophe » où se déploie, avec sa variante sucrée et sa parlure locale, « l'histoire occidentale comme catastrophe énergétique, comme gaspillage et exploitation insensée des ressources⁷. » Certaines choses ne changent pas? Non, en fait, peut-être empirent-elles à la longue: substituez la crise pétrolière des années soixante-dix, que commentait Nepveu, pour la catastrophe contemporaine de votre choix, et encore pourrions-nous voir dans l'écologie du réel le « [f]antasma d'une mort imminente sans doute, [la] vision d'un épuisement terminal, mais aussi [l']urgence d'une conception systémique du réel, d'une reconfiguration de la conscience⁸. » Les romans postapocalyptiques de Christian Guay-Poliquin, *l'Oscar de Profundis* de Catherine Mavrikakis, les *Aquariums* de J.D. Kurtness ne sont pas des mises en garde, mais bien des « reconfigurations de la conscience » qui regardent le monde en face : sous des prétextes dystopiques, ils mettent le présent à nu, et ce qu'ils révèlent n'est pas joli. Le fleuve, dans la littérature d'aujourd'hui, n'a plus le lyrisme soporifique de *L'ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe. Certes, Monique Durand, dans *Saint-Laurent mon amour*, est bien traversée des

⁶ Pierre Nepveu, *L'écologie du réel*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, p. 134-135.

⁷ *Ibid.*, p. 154.

⁸ *Idem.*

émotions de bon aloi qu'il lui procure, mais sa remontée historique omet le présent montréalais du fleuve et n'interroge que ce qu'il évoquait lorsque la ville se nommait encore Ville-Marie. Hors de l'histoire, le fleuve n'existe pas sous la métropole, ou, au mieux, il n'est qu'insuffisant: *Pas même le bruit d'un fleuve*, intitulé limitativement Hélène Dorion ses amours noyées, son « souffle d'eau dans le noir⁹ » où « le pourtour du cœur est nuageux¹⁰ ».

Reste que la pulsion de mort qui obnubile les humains en général et les Québécois en particulier a son pendant de vie, lequel devra se démener de plus en plus fort devant le sans-gêne du ministre fédéral du Développement pétrolier ou du provincial de l'Émission d'arsenic. On a envie de se réapproprier notre berge confisquée, à Montréal, avant le grand engloutissement. À côté du minuscule parc du Pied-du-Courant, anciennement nommé sans ironie le parc Bellerive à l'époque où le Faubourg à m'lasse était un enfer industriel germinalesque, s'anime depuis une dizaine d'années le Village du Pied-du-Courant, où l'on peut aller en famille pratiquer des activités culturelles. Une telle résurrection est un exploit dans ce secteur enclavé par un boulevard Notre-Dame dangereux pour les piétons, longtemps étouffé par les usines et laissé à l'abandon après leur démolition dans les années 1960 et 1970. C'est la vie qui se bat de son mieux parmi les barbelés rouillés, le cliché de la fleur fragile se tortillant malgré tout entre les craques de béton. Mais les clichés, fondés sur la vérité avant d'être éculés, peuvent faire un peu de bien quand on sait remonter à leurs racines. Et dans Hochelaga-Maisonneuve, à Viauville, un combat citoyen est en cours pour tenter d'empêcher une entreprise de transbordement d'occuper la berge pour y décharger des pyramides de 10 000 conteneurs qui pourront remplir des trains de cent wagons, et un millier de camions par jour qui circuleront dans le secteur à toute heure, poussière, vapeurs, pollutions sonore et visuelle à leur suite. Toujours les plaies du chemin de fer et du boulevard Notre-Dame, qui s'entêtent à ne jamais se refermer pour laisser les citoyens accéder au fleuve. La Ville ne jouerait pas franc-jeu avec ses règlements de décontamination et de zonage, selon la compagnie, qui a jusqu'ici remporté toutes ses poursuites contre elle. À l'époque du parc Bellerive sous le pont Jacques-Cartier, une entreprise de mélasse n'avait eu aucune difficulté à contourner

⁹ Hélène Dorion, *Pas même le bruit d'un fleuve*, Québec, Alto, 2020, ePub, p. 31.

¹⁰ *Ibid.*, p. 34.

les règles, grâce à une enveloppe brune glissée sous la porte du conseiller municipal idoine, et à faire installer deux immenses réservoirs dans le tout petit parc, si opportunément placé près des quais, et tant pis pour l'espace vert, et tant pis pour la vue sur l'île Ronde et la rive sud. « De quel droit prétendez-vous regarder l'eau? » demandait le policier à Pierre Perrault... Non, la populace n'a pas droit de regard. Et nous verrons bien quels compromis feront les municipaux dans Viauville pour accommoder l'acier, le cambouis, le vacarme et la poussière, et déjà des efforts de novlangue font entendre des oxymorons tels qu'« écoparcs industriels¹¹ » pour nous dorer la pilule. Quelque chose me dit que les conteneurs s'élèveront bien vite aussi haut que les anciens réservoirs à mélasse pour nous cacher la vue du fleuve. Peut-être est-ce aussi bien ainsi. On ne verra pas l'eau monter. Et on sait bien que ce qu'on ne voit pas n'existe pas.

¹¹ Isabelle Montpetit, « Des citoyens veulent un corridor écologique du nord au sud de Montréal », *Radio-Canada*, 20 février 2019, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1154050/coalition-sauvons-ruisseau-molson-corridor-vert-nord-sud-ile>